Canadian
Pamphlets
03647

Petitclair, Pierre, 1813-1860
Une partie de campagne. Québec, 1865.

D487p

Enregistré conformément à l'Acte de la Législature Provinciale, en l'année mil huit cent soixante-cinq, par JOSEPH SAVARD, Typographe, dans le Bureau du Régistrateur de la Province du Canada.

DF P489p

UNE

PARTIE DE CAMPAGNE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

M. PIERRE PETITCLAIR

Représentée pour la première fois, à Québec, par les Amateurs Canadiens-Français, le 22 *avril* 1857,

Et par les Jeunes Amateurs Canadiens, le 28 *avril* 1860.

QUÉBEC

Imprimé et publié par JOSEPH SAVARD, Typographe.

1865

111

PRÉFACE.

Aujourd'hui que la littérature canadienne commence à être appréciée à sa juste valeur, et que beaucoup de lecteurs y trouvent de quoi les instruire, les délasser et les distraire à travers les occupations de la vie, j'ai cru le moment favorable de soumettre au public une œuvre littéraire canadienne, due à la plume d'un écrivain que la mort, hélas ! a enlevé trop tôt aux lettres : je veux parler de M. P. Petitclair.

Depuis longtemps je voulais imprimer le présent ouvrage, mais des circonstances que l'on me permettra de taire, m'en faisaient toujours remettre l'exécution à plus tard ; maintenant que ces obstacles n'ont plus leur raison d'être, je m'empresse de livrer à la publicité cette comédie de mœurs canadiennes. Puisse cette publication coopérer à faire connaître l'auteur davantage et agrandir sa réputation littéraire ! Quant à moi, pauvre enfant de la casse et humble *pratiquant* de l'art de Gutenberg, puissé-je y rencontrer mes frais d'impression dans la libéralité des amateurs de la littérature canadienne.

Comme des liens de famille m'unissent à l'auteur, je me bornerai à dire quelques mots de lui et à faire quelques petites citations d'écrivains distingués qui lui ont consacré quelques lignes — laissant à d'autres, plus capables que moi, le soin de faire le reste.

On sait déjà que M. Petitclair est l'auteur d'une jolie pièce en deux actes, intitulée *La Donation*, et qui a été jouée plusieurs fois à Québec ; aussi, de plusieurs morceaux en vers et en prose. Ces divers écrits ont été recueillis par M. J. Huston et publiés dans son *Répertoire National.*

On trouve dans le *Canadien* du 27 août 1855, une appréciation littéraire par M. A. de Puibusque, auteur d'un grand mérite, sur le *Charles Guérin* de l'honorable P. J. O. Chauveau, surintendant de l'éducation. Entre autres belles et bonnes choses, voici ce que dit M. de Puibusque :

" ..... Il (M. Chauveau) a peint le Canada tel qu'il est et avec un pinceau canadien ; à ne considérer son travail que comme un nouvel acte d'initiative, il devait être mentionné avec distinction et recevoir le même accueil que les hardis et spirituels essais de MM. de Gaspé, Angers, de Boucherville, Petitclair, Eug. L'Ecuyer, Doutre, Patrice Lacombe..... "

Comme on le voit, l'écrivain français n'a pas oublié l'auteur de cette pièce, M. Petitclair, et l'a mis en bonne compagnie.

La comédie *Une Partie de Campagne* fut écrite en 1856. L'année suivante, une compagnie d'amateurs intelligents et animés du plus grand zèle, joua cette pièce, à la Salle de Musique, avec beaucoup de succès : elle fut reçue avec enthousiasme par un auditoire d'élite et très-nombreux, qui ne manqua pas de lui prodiguer ses applaudissements. M. le rédacteur du *Canadien* ne pouvant assister à cette représentation, avait chargé quelqu'un de lui donner un compte-rendu de la soirée. Voici ce que disait le correspondant, le 27 avril 1857, dans le passage que je cite :

" ..... Mais quand je parle du talent déployé sur la scène par les jeunes acteurs qui l'ont occupée, je dois un mot de mention à l'auteur de la pièce comique, intitulée : *Une Partie de Campagne.*

Cette composition, comme peinture de mœurs canadiennes, est un petit chef-d'œuvre ; la trame en est habile et l'ensemble fait honneur à M. Petitclair."

Trois ans après, une autre compagnie d'amateurs joua de nouveau, au même lieu, cette comédie qui fut encore accueillie avec beaucoup de faveur. Le *Canadien* du 27 avril 1860 s'exprimait ainsi avant la représentation :

" ..... Une des pièces, au moins, est l'œuvre de ce Petitclair qui, dans un autre pays, et à une autre époque, aurait donné au sien un autre Molière peut-être."

Le même journal, en date du 30 avril, disait, après la représentation, dans l'extrait que je fais de sa revue du spectacle :

" ..... Les deux pièces, mais surtout la dernière, furent jouées avec un véritable talent ; nous aimerions bien à savoir, par exemple, ce qu'on pourrait reprocher à *Une Partie de Campagne*..... La pièce de M. Petitclair, si pleine de verve, de naturel et d'à-propos, tint les spectateurs dans un fou rire continuel....."

Enfin, le *Journal de l'Instruction Publique*, livraison de décembre 1860, disait dans son *Bulletin des Lettres :*

" M. Petitclair, auteur de plusieurs petites comédies canadiennes, qui ne manquaient ni de verve ni d'originalité, et de quelques pièces de vers qu'on trouve dans le *Répertoire National* de M. Huston, est mort il y a déjà plusieurs mois."

Tout ce qui précède prouve à l'évidence que cette comédie a été trouvée excellente à la représentation. J'ose espérer qu'elle plaira aux lecteurs canadiens à qui j'ai l'honneur de l'offrir, et qu'elle ne manquera pas d'égayer leurs moments de loisir.

M. Petitclair est décédé à la Pointe-aux-Peaux (Labrador), le 15 août 1860, à l'âge de 47 ans.

JOSEPH SAVARD,

Typographe.

Québec, décembre 1865.

Personnages :

Louis, bourgeois.
Joseph, villageois, frère de Louis.
William, fils de Louis.
Brown, frère de Malvina, ami de William.
Baptiste, amant de Flore.
Flore, fille de Joseph.
Eugénie, amie de Flore.
Malvina, sœur de Brown.
Un Bossu.
Un Musicien.
Villageois et Villageoises.

La Scène se passe sur les bords du lac Calvaire, dans les environs de Québec.

UNE

PARTIE DE CAMPAGNE,

COMEDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond et fenêtres ouvertes, par lesquelles on voit des arbres, des fleurs, etc.

SCÈNE I.

LOUIS ET JOSEPH. — (*Ils entrent par des portes opposées.* LOUIS *a son chapeau et sa canne.*)

JOSEPH.

Ah ! ah ! frère Louison.... déjà debout ? Eh ! d'où viens-tu donc de si grand matin ?

LOUIS.

Debout, mon frère !.... Eh ! qui pourrait demeurer dans son lit, quand toute la nature se réveille ? J'ai déjà fait le tour de tes domaines deux ou trois fois.... et....

JOSEPH.

Tiens, tiens, ce plaisir de courir les champs....

LOUIS.

Et je puis dire que je me suis fort amusé. Vois-tu, moi, j'aime à voir lever le soleil, à entendre le gazouillement des

oiseaux, à respirer l'air frais et parfumé du matin, à battre la rosée.... à....

JOSEPH.

Eh bien ! oui. Tu es justement comme tous les gens de la ville qui viennent se désennuyer dans ces endroits. Ils s'amuseront une journée entière à admirer une fleur, au lieu que nous autres, dites donc, nous n'en faisons pas plus de cas que d'une mouche ; mais je suppose que c'est parce que nous voyons ces choses-là tous les jours.

LOUIS.

C'est cela même, Joseph. Ce n'est pas quand on possède un bien quelconque qu'on en connaît tout le prix.

JOSEPH.

Tout juste. Et puis, tout nouveau tout beau. Ah ça ! puisque vous êtes venus à la campagne pour vous amuser, je n'ai pas besoin de vous répéter à chaque instant de ne pas vous gêner. Si vous aimez les fruits, mes vergers, mon jardin, tout est à vous. Cassez, arrachez, brisez, ravagez, pillez, saprelotte ! Faites tout ce qu'il vous plaira. Si quelqu'un aime la pêche, tu sais où est le petit lac. Si l'on veut chasser, j'ai des fusils et de la munition.

LOUIS.

Tu es bien bon.

JOSEPH.

Et puis tu peux dire à ceux qui t'ont accompagné de ne pas se gêner, non plus. Mais quel est ce monsieur qui est venu avec Guillot, ton garçon ?

LOUIS.

Oh ! l'ami de William ?....

JOSEPH.

Hein ?

LOUIS.

Mon fils se nomme William, et non pas Guillot.

JOSEPH.

Tiens, tu vas m'apprendre son nom à présent....

LOUIS.

Je sais bien qu'il s'appelait Guillaume, ou Guillot, comme

tu dis, du temps que nous demeurions dans ce village ; mais, à présent, William est son nom.

JOSEPH.

Voilà qui est drôle. William, hein ? Mais, saccagé bigre ! c'est un nom anglais, ça.

LOUIS.

Et c'est pour cette raison qu'il l'a adopté.

JOSEPH.

Parce que c'est un nom anglais ? Mais voilà qui est encore bien plus drôle. Ma frine, je n'y entends plus rien. Les Anglais prennent-ils des noms français, eux autres ?

LOUIS.

Non, ils n'ont pas cette manie ridicule.

JOSEPH.

Mais ton fils a donc moins de bon sens qu'un Anglais ?

LOUIS.

Que veux-tu que j'y fasse ?

JOSEPH.

Et comment se nomme cet ami de Guillotte ? Excuse, je ne puis m'empêcher de l'appeler par son nom. Un Anglais ! hein !

LOUIS.

Oui, un M. Brown.

JOSEPH.

Et sa sœur, qui est avec lui ?

LOUIS.

Malvina....

JOSEPH.

Bon, bon, bon, je vois : c'est cette demoiselle-là que Guillotte courtise.

LOUIS.

Oui.

JOSEPH.

Saccagé bigre ! ça m'a l'air d'un charmant garçon que son frère. Le mâtin rit toujours, et a toujours quelque tour à faire. Il m'a fait rire, hier, à en étouffer.

LOUIS.

Comment donc ?

JOSEPH.

Imagine-toi que le bonhomme Charlot à Jean-Marie-Pierriche Tibeau s'adonnait à me parler, accoudé sur une pagée de clôture. Notre jeune homme, donc, M. Brown, était avec moi, le cigare au bec. Je le vis bien tournailler autour de Charlot, mais je ne soupçonnais rien, dites donc.... Ah ça ! nous nous laissâmes. Le jeune homme et moi, nous nous en venions tranquillement, et Charlot s'en allait de son côté. Mon espiègle d'Anglais regardait derrière lui, de temps en temps.... puis il me semblait qu'il voulait se retenir de rire. Tout-à-coup pif ! paf ! pof ! petif ! petaf ! pouf !.... et puis un cri du diantre. Je me retourne.... Charlot se sauvait à toutes jambes, tandis qu'il lui sortait du feu du corps, et puis, une minute après, flaque !.... la tête la première dans un rigolet. Quand il se releva, il avait l'air d'un monstre.... le visage noir de boue. Mon boindre d'Anglais était pâmé de rire. C'était des pétards, comme il appelle ça, qu'il avait mis à Charlot.

LOUIS.

Ce n'était pas bien fait ; il n'aurait pas dû....

JOSEPH.

Sans doute, mais tu vas voir. Quand le jeune homme a vu ce qui était arrivé, il a couru vers Charlot, lui a fait des excuses, en lui disant qu'il n'avait voulu que lui faire peur, et qu'il ne pensait pas qu'il irait se jeter dans la boue. En disant ça, il tirait sa bourse, et il lui a donné beaucoup d'argent, pour, disait-il, lui aider à s'acheter un habit neuf, puisqu'il avait gâté celui qu'il portait.... Mais, mon Louis, il y avait bien de quoi acheter deux habillements dans ce qu'il lui donnait. Charlot, qui n'est pas trop riche, le pauvre homme, ne se fit pas tirer l'oreille pour prendre cet argent. Enfin il se lava la face, et nous le laissâmes de bonne humeur. C'est ce qui me fait dire, dites donc, que le jeune homme n'est pas vilain. Ça ne m'a pas l'air d'un gredin, non plus.

LOUIS.

Je puis dire que c'est un joli garçon, un vrai gentilhomme.

Quant à sa sœur, elle a été élevée en France, d'où elle n'est arrivée que ces jours derniers. Il sont riches tous deux, car un de leurs oncles leur a laissé une fortune, en mourant.

JOSEPH.

Ah bigre ! Ton Guillotte aura donc bien du bonheur d'épouser une drôlesse comme ça.

LOUIS.

Et il paraît qu'elle n'a pas que ses richesses pour la recommander. On dit que c'est une jeune demoiselle accomplie.

JOSEPH.

Y a-t-il longtemps que Guillotte lui fait la cour ?

LOUIS.

Oh ! une dizaine de jours, au plus.

JOSEPH.

Ah ! pas plus ! Et l'aime-t-elle ?

LOUIS.

Je ne saurais dire ; mais ce dont je suis certain, c'est que William en raffole.

JOSEPH.

Et, comme il a fini son apprentissage.... Comment appelles-tu ça ?

LOUIS.

Sa cléricature.

JOSEPH.

Bon, sa cléricature ; comme il l'a finie, je suppose que ça va faire un mariage bientôt.

LOUIS.

Je le pense.

JOSEPH.

Oh ! oui, ton Guillot n'est pas mal planté, le mâtin ; instruit, tout ça. Il n'y a qu'une chose que je n'aime pas à lui voir.

LOUIS.

Qu'est-ce ?

JOSEPH.

Hein ? Tu ne l'as pas remarqué ?....

LOUIS.

Je ne sais.... Dis toujours.

JOSEPH.

Mais peut-être que ça te....

LOUIS.

Oh ! du tout ; ne te gêne pas.

JOSEPH.

Eh bien ! donc, suivant moi, il est.... un peu.... fier.... tu sais, un peu haut.... pas vrai ?

LOUIS.

Ce n'est que trop vrai, Joseph ; son arrogance, sa vanité, son anglomanie, sont des défauts dont je m'efforce depuis longtemps de le corriger, sans que jusqu'à présent j'aie pu réussir.

JOSEPH.

Oh ! il est jeune ; l'expérience le fera bien changer de ton, va.

LOUIS.

Il faut l'espérer, au moins.

SCÈNE II.

Les précédents ; FLORE, EUGÉNIE.

FLORE (*à Joseph*).

Bonjour, papa. (*à Louis*) Bonjour, mon oncle. (*Eugénie salue.*)

LOUIS (*à Flore*).

Bonjour, Flore. (*à Joseph, à demi-bas*) Quelle est cette jeune fille ?

JOSEPH.

Comment ? Tu ne te la rappelles pas ? Eh ! c'est l'Eugénie à ce pauvre Michon-José-Jean-Gnace ; celle qui était constamment avec ton garçon, lorsque vous demeuriez par ici.

LOUIS.

Eugénie ?....

JOSEPH.

Eh ! oui, que ton garçon paraissait tant estimer dans ce temps-là (et la bifraise ne le haïssait pas non plus).... (*à Eugénie*) Pas vrai, Eugénie ? Si bien que nous pensions tous que ça allait faire une union, lorsque vous allâtes vous établir en ville. Comment, tu ne te souviens pas ?.... Eugénie.... tu sais....

LOUIS.

Eh ! mon Dieu, oui, je me la rappelle bien maintenant. Eh ! comment va, ma chère ? (*Il donne la main à Eugénie.*)

EUGÉNIE.

Très bien, monsieur, je vous remercie, et vous ?

LOUIS.

Et ton papa, et ta maman ? Sont-ils toujours les plus honnêtes gens du monde ?

EUGÉNIE.

Toujours les mêmes, monsieur. Ils doivent venir vous voir aujourd'hui. Ils voulaient me faire attendre, afin que je ne vinsse qu'avec eux, mais il y avait si longtemps que je ne vous avais vu, que je n'ai pu résister au désir d'accourir ici ; surtout quand j'ai su que Guillaume....

JOSEPH.

Entends-tu ça, Louis ? Je l'ai toujours dit, moi, qu'Eugénie était la meilleure enfant du monde.... après ma Flore, bien entendu.

FLORE.

Oh ! s'il vous plaît, papa....

JOSEPH.

C'est que ça a de l'esprit presque autant que Flore ; vois-tu, ça sort du couvent.

LOUIS.

Voilà une charmante fille. Eh ! mais, il ne faut pas s'étonner si je ne t'ai pas reconnue d'abord. Te voilà avec une taille, un air que je ne te connaissais pas alors. Je suis certain que William va être ravi de te voir.

EUGÉNIE.

William ?

JOSEPH.

Oui, son garçon, il ne s'appelle plus Guillot, mais William.

EUGÉNIE (*surprise*).

Ah !....

JOSEPH.

Mais où diantre s'est-il donc fourré ce matin, que je ne le vois pas.

LOUIS.

Il n'est pas encore neuf heures.

JOSEPH.

Comment, neuf heures !

LOUIS.

Il ne se lève jamais avant cette heure-là.

EUGÉNIE.

Il était pourtant bien matinal autrefois. Vous vous en souvenez, monsieur ? Tous les matins, quand il faisait beau, il avait coutume de m'apporter tantôt un bouquet ou une guirlande, tantôt un cassot de framboises ou de bluets.... et puis....

LOUIS.

Je m'en souviens, Eugénie.

EUGÉNIE.

Dieu ! que j'étais heureuse alors ! Je n'aurais pas donné pour tout l'or au monde les fleurs ou les fruits que sa main me présentait.

JOSEPH.

Eh bigre ! c'est qu'il t'aimait alors.

EUGÉNIE.

Oh ! il m'aime bien encore, allez. (*à Louis*) N'est-ce pas, monsieur ? Il ne peut m'avoir oubliée. Pourtant....

LOUIS (*à part*).

Quelle naïveté !....

EUGÉNIE.

Pourtant, c'est drôle, ça, il ne m'a écrit qu'une seule fois depuis qu'il demeure en ville, et cela quelques jours seule-

ment après son départ. La lettre qu'il m'a envoyée, je la sais par cœur, à force de la lire.

JOSEPH.

Entends-tu ça, Louis ?

LOUIS.

Tu es bien bonne, mon amie.

JOSEPH.

Mais viens, Louis, viens m'aider à le réveiller.... Ce paresseux-là dort trop. Son ami est déjà au diable vert avec son fusil. (*Louis et Joseph sortent*).

SCÈNE III.

EUGÉNIE, FLORE.

FLORE.

Tu aimes donc toujours mon cousin ?

EUGÉNIE.

Oui, ma chère Flore.... Dieu, que j'ai hâte de le voir ! Dis-moi, a-t-il changé ?

FLORE.

Changé !.... Tu ne le reconnaîtras plus. Beau, grand, bien fait.... Malgré tout cela, cependant.... mais tu vas le voir.

EUGÉNIE.

Que veux-tu dire ?

FLORE.

Rien. Je suis capricieuse, tu sais.

SCÈNE IV.

Les précédentes, BAPTISTE, (*l'air de mauvaise humeur*).

BAPTISTE (*à part*).

Non, non, ça n'peut pas faire, et ça n'f'ra pas ; ça, c'est sûr.

FLORE.

Tiens, voilà Baptiste ! Comme tu m'as l'air de mauvaise humeur, mon ami !....

BAPTISTE.

C'est qu'je l'suis.

FLORE.

Qu'as-tu donc qui peut te faire de la peine ?

BAPTISTE.

D'la peine, d'la peine. C'est qu'ça m'fâche.... ça m'en rend bête....

EUGÉNIE.

Je me retire.... Je reviendrai tout à l'heure....

FLORE.

Eh ! non, non, reste donc.

EUGÉNIE.

Je reviendrai. (*Elle sort*).

SCÈNE V.

FLORE, BAPTISTE.

FLORE *regarde Baptiste, et rit.*

BAPTISTE (*se moquant*).

Ha ! ha ! ha ! Oui, ris ben ; mais jamais tu n's'ras ma femme, Flore.

FLORE.

Ah !.... Mais....

BAPTISTE.

Gny a pas de mais là d'dans. J'sus v'nu esprés pour te dire ça.

FLORE.

Quoi ?

BAPTISTE.

Qu'tu n's'ras jamais ma femme. I'n's'ra pas dit que Baptiste Latulipe a des parents qu'ont honte de lui.

FLORE.

Je ne te comprends pas.

BAPTISTE.

Cé ben aisé à comprendre. Hier, comme j'm'en r'venais d'faucher avec deux jeunesses de mes amis, j'rencontrîmes eune belle voiture d'la ville avec deux m'sieurs d'dans. J'en r'connus un tout d'abord. C'était Guillotte, ton c'sin. J'étais si réjoui de l'voir que j'l'arrêtis, tandis qu'mes deux compagnons ouvraient d'grands yeux d'voir que j'connaissais un gros monsieur. J'm'approche tout riant d'plaisir : " Eh ! bonjour, Guillotte — que j'lis dis — comment qu'tu vas ? Ma bonne frine ! que j'sis content d'te voir ! " En disant ça, j'li tendis la main. Mais juge un peu si j'restis bête, quand je l'vis pas pus répondre qu'eune estâtue, et pis tirer un sou d'sa poche, et me l'mettre dans la main. Et fouette.... dans l'instant on n'le voyait pus. Eune tape ou eune chiqu'naude par le bout du nez n'm'aurait pas tant fait d'peine. J'vis mes compagnons étouffer d'rire ; et à c't'heure-cite, ils n'cessent de m'faire endêver qu'c'en est ahurissant. Un m'dira : " Eh ben ! Baptiste, vas-tu voir queuqu'gros m'sieu aujord'hi ? " Un autre : " Mais, mon pauv' Batoche, j'n'aurais jamais cru qu'tu fusses si pauvre que ça. Arrêter les voitures su' l'chemin du Roé pour un sou ! Pourquoé donc n't'adressais-tu pas à moé, j't'en aurais donné deux d'grand cœur ?.... " Et mille autres invectives comme ça.

FLORE.

Il ne t'aura pas reconnu.

BAPTISTE.

Reconnu, reconnu.... Mille framboises ! il n'a pas voulu me r'connaître, et c'est c'qui m'enrage. Si ben que j'me sus dit : " Quand j's'rai marié avec Flore, il n'm'en f'ra pas meilleure mine, il me f'ra encore queuqu'affront.... C'est fini.... Moi, avoir des parents qu'ont honte de moi ! ça n'fait pas, ça n'f'ra pas, jamais je n's'rai la femme de Flore."

FLORE.

Oh ! cela, c'est certain.

BAPTISTE.

Comment ?

FLORE.

Tu ne peux devenir ma femme, c'est bien sûr.

BAPTISTE.

Oh ! on peut s'tromper. (*Avec émotion*) N'pense pus à moé, Flore.... J'vas tâcher de t'oublier.... Adieu, Flore. (*Il va pour sortir*).

FLORE (*le retenant*).

Baptiste.... écoute-moi ; le voilà qui vient ; demeure, je vais lui parler.

BAPTISTE (*voulant sortir*).

Non, non, c'est fini.

FLORE (*le retenant*).

Demeure, te dis-je.

BAPTISTE.

Mais....

FLORE.

Fais-moi le plaisir de rester ; il ne te mangera pas.

BAPTISTE.

Eh ben donc !....

FLORE.

Le voilà.

BAPTISTE.

Hein ?

FLORE.

Voilà William.

BAPTISTE.

Qui ça ?

FLORE.

William ou Guillotte, comme tu voudras.

SCÈNE VI.

Les précédents, WILLIAM.

WILLIAM (*à part, sans voir Baptiste*).

Est-il rien de plus désagréable que cela ?.... Se voir tirer hors de son lit, quand il vous plaît de dormir encore !....

Mais mon oncle, le pauvre homme ! n'a pas plus de respect pour les convenances et les règles de la bonne société qu'un habitant de l'Empire Céleste n'en a pour un *barbare !* C'est si grossier, si stupide ! Demandez-moi un peu ce que je vais faire maintenant. M'ennuyer ?.... (*Apercevant Baptiste*) Diable !.... Mon fâcheux d'hier.

FLORE (*à William*).

Mon petit cousin a mal dormi, je crois.

WILLIAM (*avec mépris*).

Petit cousin.... Hein ?.... Comment cela, s'il vous plaît ?

FLORE.

C'est que je le pense, voilà tout. Ne te fâche pas pour cela. Il me semble seulement....

WILLIAM.

Il me semble à moi que vous êtes passablement familière ce matin, mademoiselle. " Petit cousin. " .... " Ne te fâche pas. " ....

FLORE.

Oh ! c'est vrai, M. mon cousin, M. William. Excusez-moi, s'il vous plaît, j'oublie toujours : c'est bien naturel ; voyez-vous, j'étais si habituée à vous tutoyer autrefois, que je ne puis m'empêcher de le faire encore à présent. Mais c'est sans intention, je vous jure.

WILLIAM.

Quel est ce benêt ?

FLORE.

Comment ?

BAPTISTE.

Hein ? Comment qu'y dit ? I's'cré loup, j'cré ben, parc' qu'il d'meure en ville.

WILLIAM.

What's his business here ?

FLORE.

Eh ! c'est Baptiste.

WILLIAM.

Je ne vous demande pas son nom. Que vient-il faire ici ?

FLORE.

Il vient vous voir, M. William. Vous l'avez rencontré hier, mais je suis persuadée que vous ne l'avez pas reconnu.

WILLIAM (*à part*).

Je ne l'ai bien que trop reconnu. (*à Flore*) Me voir !.... Diable ! qu'ai-je de commun avec lui ?.... Il ne se passe pas un moment que nous ne soyons assiégés, tourmentés par quelque nigaud de sa sorte.

BAPTISTE.

Nigaud !.... Mille framboises !.... Je l'déplante, Flore. (*Il s'avance sur William, mais Flore le retient.*)

FLORE.

Que dites-vous, monsieur ?.... C'est Baptiste, votre ancien ami.... Voyez comme le voilà devenu joli garçon.... Ah ! il ne vous a pas oublié, allez, et il parle souvent de vous.

WILLIAM (*à part*).

Oui, un joli garnement, vraiment !

FLORE (*à Baptiste*).

Parle-lui, Baptiste ; donne-lui la main.

BAPTISTE (*à Flore*).

Mais....

FLORE (*à Baptiste*).

Voyons, ne fais donc pas de simagrées.

BAPTISTE (*à Flore*).

Il vient de m'appeler nigaud.

FLORE (*à Baptiste*).

Ce n'est rien.... Il n'était pas encore bien éveillé.

BAPTISTE (*à Flore*).

Eh ben donc ! pusque tu l'veux.... (*à William, en lui tendant la main.*) Bonjour, Guillotte....

FLORE (*à Baptiste*).

Chut !.... Appelle-le William.

BAPTISTE (*à Flore*).

Hein ?

FLORE (*à Baptiste*).

Ne le tutoye pas, et appelle-le M. William.

BAPTISTE (*à Flore*).

Ah ! faut donc qu'j'i parle comme toé ?....

FLORE.

Justement.

BAPTISTE (*s'approchant doucement de William*).

Salut ! M. Gouliamme.... (*à Flore, après quelques instants.*) Là.... tu vois ?

FLORE.

Tends-lui la main.

BAPTISTE (*à William*).

Serviteur, m'sieu, comment qu'ça va ? Mille framboises ! j'sis tout plein d'joie d'vous voir.... Quoi ! vous r'connaissez pas Baptiste ?....

WILLIAM (*le repoussant*).

Quel est ce manant ?.... (*Baptiste regarde Flore.*)

FLORE.

Ah ! William, vous me faites mal. Est-il possible que vous méprisiez celui qui, au risque de périr lui-même, vous sauva la vie autrefois, en vous retirant de l'eau où vous alliez infailliblement vous noyer ? Est-ce là la reconnaissance que vous lui montrez ? Ah ! fi donc ! monsieur.

WILLIAM (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha ! Vraiment, vous êtes éloquente, mademoiselle.... Continuez. Vous allez faire couler mes larmes. Ha ! ha ! ha !

BAPTISTE (*s'avançant sur William*).

Mille framboises !.... Laisse-moi y donner eune tape. (*S'avançant encore.*) J'aime pas beaucoup la chamaille, mais quand j'm'y jette, j'envoie fort, moé, gny a pas d'bon sens.... (*S'avançant.*) Vrai !.... (*S'avançant.*) Ah ! j't'en parle, mon Gouliamme de Guillotte.

FLORE (*emmenant Baptiste*).

Viens, Baptiste.... Il ne vaut pas la peine que tu te fâches. (*à William*) Oh ! Guillot, tu me fais de la peine ! (*Flore et Baptiste sortent.*)

SCÈNE VII.

WILLIAM (*seul*).

Que j'ai hâte d'être parti d'ici ! C'est sûrement un diable bien malfaisant qui a donné à mon père l'idée d'inviter Brown et sa sœur à venir faire une promenade dans ce village-ci, où je ne rencontre que des mortifications de la part de rustres qui me tutoyent, m'appellent Guillot et même Guillotte, me parlent comme s'ils parlaient à leurs ignorants camarades, et m'infligent mille autres tortures. Il est bien vrai que Baptiste m'a retiré de l'eau, comme elle le dit, mais j'ai bien changé d'état depuis....

SCÈNE VIII.

WILLIAM ET FLORE.

FLORE.

Baptiste ne veut pas m'entendre, et c'est votre faute, William.

WILLIAM.

Certes, je m'en occupe fort.

FLORE.

Non, vous n'êtes plus mon cousin.

WILLIAM.

J'en suis fâché, vraiment.

FLORE.

Je dirai votre conduite à la jeune Anglaise qui est venue avec vous, et, si....

WILLIAM.

Comment ?

FLORE.

Et, si elle ressemble à son frère, elle m'écoutera, j'en suis sûre. Il ne rougit pas de nous, lui ; il ne nous traite pas avec ce dédain, cette hauteur qui vous rendent si ridicule.

Oui, ridicule, car sachez que, loin de vous en respecter davantage, tous nos bons villageois n'ont fait que rire de vous, depuis que vous êtes ici. Loin de vous estimer, ils vous haïssent, tandis que M. Brown, votre ami, est le favori de tous.

WILLIAM.

Qu'allez-vous dire à la jeune Anglaise, comme vous l'appelez ?

FLORE.

Lui dire ? Je sais ce que je lui dirai : ingrat, hautain, orgueilleux....

WILLIAM.

Diable ! Finissez, car.... (*Flore sort.*)

SCÈNE IX.

WILLIAM (*seul*).

Je crains fort que cette jeune étourdie n'aille faire quelque mauvais rapport sur mon compte à Malvina ou à son frère.... Pourquoi, diable ! ai-je consenti à venir ici ?... Oh ! Malvina, il faut que mon amour pour toi soit bien grand, pour que j'aie cédé à tes désirs, en t'accompagnant dans ces lieux sauvages !.... La campagne !.... Oui, la campagne !.... Les plaisirs champêtres !.... Ils sont délicieux, vraiment ! Je ne peux m'imaginer où tous nos poètes et nos romanciers peuvent trouver ces délices.... Pour ma part, je ne vois rien ici qui ne soit propre à donner le *spleen.* Quelle société, grand Dieu !.... Des ignorantins grossiers ! L'on n'y parle pas plus l'anglais, la langue à la mode, que l'on y porte des habits à la mode !.... Tout y est bouleversé. On dirait que ces paysans ont adopté pour motto : " *Unfashionable,* " c'est-à-dire : " Rien à la mode. "

SCÈNE X.

WILLIAM, BROWN (*en habit de chasseur*, *fusil*, *gibecière et gibier*, *etc.*, *frédonnant :*

En roulant, mon boule roulant,
En roulant mon boule.

BROWN (*se déshabillant*, *etc.*)

Holloh ! l'ami. Cé vous assez dormir comme ça ? Oh ! lé paressoux ! Si vous venir avec moi courir sour lé plaine, cé vous pas ennouyer. Vivé lé chasse toujours !.... Quel plaisir, mon diou ! Cé elle a donné à moi oune appétit dou diable. Jé pouvé, à présent, manger trois déjeûners, sans perdre haleine. Jé dois avoir là, dans mon pouche....

WILLIAM.

Gibecière.

BROWN.

Oui, oui, dans mon *gibsey*, oune bel canard et doux corneilles, gros comme des aigles. Pourquoi vous pas aimer lé chasse, hein ? Cé vous ennouyer encore comme hier ?

WILLIAM.

More than ever. Plus que jamais.

BROWN.

Oh ! cé moi divertir vous bientôt.... By the by, jé avoir des compliments à vous donner.... Oune gros vieux femme qui boite.... Cé connaîtré vous comme il faut.... cé elle vénir bientôt vous voir.

WILLIAM (*à part*).

Diantre soit de la vieille ! Je sais qui.

BROWN.

Jé venais aussi dé rencontrer oune jeune homme.... bien fâché.... Oh ! fâché comme oune grosse démon.

WILLIAM.

Possible !

BROWN.

Oui, cé joli garçon que nous rencontré hier, et à qui vous donné oune souveraine.... jé voulé dire, oune coppre.

WILLIAM (*à part*).

Ce farceur-là connaît déjà tout le monde. (*haut*) Que vous a-t-il dit ?

BROWN.

Oh ! bien des petits choses.

WILLIAM (*à part*).

Il lui aura tout raconté.

BROWN.

Loui et moi être les meilleurs amis dé toute lé monde. Est-cé vrai ce qu'il dit ?

WILLIAM.

Et que dit-il ?

BROWN.

Qué loui avoir sauvé lé vie à vous.

WILLIAM (*à part*).

Il sait tout. (*à Brown*) Ce n'est pas.

BROWN.

Ah ! c'est drôle, ça.... Mais vous connaissez loui ?

WILLIAM.

Not at all. Je ne connais personne ici. I don't know any body in this infernal part of the country.

BROWN.

Personne !.... Pourtant jé vené dé rencontrer beaucoupe dé monde qui disé que connaissé bien vous. Cé vous été né dans cé village ?

WILLIAM.

Ma foi !.... Dans ce village ?.... Non ; du moins je ne le crois pas.

BROWN (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha !.... Cé vous pas connaître lé liou de votre naissance !.... ha ! ha ! ha !.... Cé vous connaître lé mère à vous ?

WILLIAM (*à part*).

Maudite campagne !

BROWN.

But, cé vous avoir viou mon sœur ?

WILLIAM.

Mademoiselle Malvina ? Non. Où est-elle ? Serait-elle déjà sortie ?

BROWN.

Sans doute ; jé viens dé le voir.... et pouis jé le vois encore, car le voici avec lé cousine à vous.

SCÈNE XI.

Les précédents ; MALVINA, FLORE.

WILLIAM (*allant au-devant*).

Miss Malvina ! (*Il lui donne la main.*)

MALVINA.

Mr. William !

WILLIAM.

I hope you had a pleasant morning walk.

MALVINA.

Extremely pleasant, Sir. The country looks so beautiful ! But why don't you speak french, Mr. William ?.... Pourquoi donc ne me parlez-vous pas français ? Vous n'ignorez pas que cette langue me plaît infiniment.

BROWN (*imitant sa sœur*).

Vous n'ignorez pas.... Mon sœur parlé oune piou miou qué moâ, jé croâ.... But c'est moâ apprendre bientôt.... Vous n'ignorez pas, hem !

MALVINA (*à Flore*).

Je pense que monsieur votre cousin voudrait oublier sa langue, mademoiselle.

FLORE.

Il voudrait aussi oublier bien d'autres choses, et il en oublie beaucoup.

WILLIAM (*à Malvina*).

En votre présence, mademoiselle, j'oublie tout pour n'admirer qu'un ange.... Et, d'ailleurs, l'anglais, vous le savez, est plus fashionable.

MALVINA (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha !.... Fashionable de mépriser sa langue ! Je pensais qu'il n'y avait que certains messieurs de l'Assemblée Législative qui eussent ce privilége.

WILLIAM.

Toujours satirique.

FLORE.

Il est aussi de mode de n'avoir plus de cœur. (*William jette un coup d'œil sévère à Flore.*) — (*à Malvina*) Donnez-vous la peine de me suivre, mademoiselle ; je vais vous montrer les fleurs dont je vous parlais.

MALVINA (*suivant Flore*).

Je vous suis obligée, mademoiselle. (*à William et Brown*) Je vous reverrai bientôt. (*William et Brown saluent, et Malvina et Flore sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

WILLIAM (*songeant*), BROWN.

BROWN.

Oh ! ça ! cé vous vénir à la pêche après déjouner.... Ah ! cé y avoir beaucoup dé poissons dans lé petite lac : dé barbottes, dé crapés, et pouis dé la parche.... But cé vous être trop paressoux.... Crevez lé paresse.... Allons d'abord déjouner, et pouis, sour l'eau. Allons. (*Il emmène William, en chantant*) :

En roulant, mon boule roulant,
En roulant mon boule.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

FLORE ET EUGÉNIE.

FLORE.

Tu as tort de te chagriner ainsi, ma chère Eugénie.

EUGÉNIE.

Que ne puis-je l'oublier !.... l'effacer de ma mémoire pour toujours ! Oh !.... (*se plaçant la main sur le cœur*) je sens là que j'en mourrai, Flore.

FLORE.

Où l'as-tu rencontré ?

EUGÉNIE.

Dans le sentier qui conduit au bocage ci-près.

FLORE.

Etait-il seul ?

EUGÉNIE.

Non, Flore ; une jeune et jolie personne lui donnait le bras.... sa fiancée, à ce que je viens d'apprendre. (*à part*) Oh ! Guillaume, toi à qui je pensais nuit et jour !.... Toi que j'aimais autant que ma vie !....

FLORE.

Que t'a-t-il dit, lorsqu'il t'a vue ?

EUGÉNIE.

Rien du tout, ma chère ; au contraire, comme je m'avançais vers lui, pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue, il s'est détourné la tête. Cependant la jeune demoiselle,

s'apercevant que je m'étais arrêtée, comme pour lui parler, le lui a fait remarquer ; mais, après lui avoir soufflé quelque chose que je n'ai pu comprendre, il a continué son chemin. Ne suis-je pas trop malheureuse, ma chère Flore ?

FLORE.

Pas tant que tu serais portée à le croire, Eugénie. Mon cousin n'est plus le même.... Ce n'est plus le Guillot d'autrefois.... Il ne reconnaît plus personne au village ; ses parents même, il les a oubliés ; et mon oncle me dit que, même en ville, il ne s'arrêterait pas un instant à causer avec un ouvrier dans la rue ; ce serait se compromettre, se dégrader. Ainsi, tu vois que tu n'es pas la seule pour qui sa vanité lui inspire du mépris.

EUGÉNIE.

Serait-il si changé ?....

FLORE.

Changé, ma chère ? Imagine-toi qu'il ne reconnaît plus Baptiste.

EUGÉNIE.

Serait-ce possible ?

FLORE.

Très-possible, ma chère ; si bien que Baptiste m'a querellée à ce sujet, et qu'il m'a laissée en boudeur.

EUGÉNIE.

Tu es bien heureuse, toi ; Baptiste t'aime. Dis-moi, Flore, dis-moi ce que je dois faire.... Avise-moi, je t'en conjure.

FLORE.

Oublie-le.

EUGÉNIE.

C'est bientôt dit ; mais comment oublier ?.... Je sens que je ne le pourrai jamais.

FLORE.

Jamais !.... Oh ! Eugénie, un amour tel que le tien ne se rencontre plus que dans les romans, il n'est plus de mode aujourd'hui. Jamais !.... dis-tu ?.... C'est trop long.... D'autant plus que je connais quelqu'un qui pourrait bien te faire oublier bientôt mon sot de cousin.

EUGÉNIE.

Qui cela ?

FLORE.

Un beau monsieur de la ville encore....

EUGÉNIE.

Oh ! Flore, n'ajoute pas à mon chagrin par ton badinage.

FLORE.

Mais si ce n'était pas du badinage.

EUGÉNIE.

Alors.... je ne te comprends pas.

FLORE.

Tu me comprendras bientôt, je l'espère. M. Brown t'a-t-il vue ?

EUGÉNIE.

Oui ; il m'a parlé. Ce paraît être un excellent homme. Mais à quoi veux-tu en venir, Flore ?.... Oh ! si je pouvais seulement voir Guillaume !.... l'entretenir un instant !....

FLORE.

Rien de plus facile ; attends-le ici.

EUGÉNIE.

Je vole chez moi, et je reviens. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FLORE (*seule*).

Pauvre Eugénie ! Elle me fait de la peine.... Oh ! les hommes ! les hommes !

SCÈNE III.

BROWN, FLORE.

BROWN.

Oh ! les femmes ! les femmes ! Vivent les femmes, toujours ; n'est-ce pas, mademoiselle Flore ? Ma charmante

mam'selle, cé moâ aurait dou dire. (*Il lui passe la main autour du cou.*)

FLORE (*se défendant*).

Allons, M. Brown, s'il vous plaît....

BROWN.

Oh ! ne craindez rien ; cé moâ pas vouloir faire dé la mal à vous.... Oh ! non, chère petite cœur.

FLORE.

Prenez garde : si Baptiste vous surprend avec moi, je ne réponds de rien.

BROWN.

Oh ! Baptiste ? C'est grand ami à moâ.... Il vient joustement de charger moâ d'oune petit commichon pour vous.

FLORE.

Il vous a chargé d'une commission ? Ah ! qu'est-ce ?

BROWN.

Il a prié moâ de donner oune petite bec à vous pour loui. (*Il va pour l'embrasser.*)

FLORE (*se débarrassant*).

M. Brown !

BROWN.

Ah ! bien, ce n'est toujours pas de mon faute si jé né pouis obliger loui, jé prends vous à témoin.

FLORE (*riant*).

Bien sûr, monsieur, ce n'est pas votre faute, et je me ferai un plaisir de le lui dire.

BROWN (*regardant partout*).

But jé pensais trouver l'autre mam'selle ici.... la jolie fille qui s'appelle.... comment déjà ?

FLORE.

Eugénie ?....

BROWN.

Oh ! joustement.... exactly.... Mlle Eugénie. Cé moâ aimer beaucoup à voir cette jeune personne.

FLORE.

Elle sort d'ici à l'instant, monsieur ; mais elle doit revenir.

BROWN.

C'est votre amie, n'est-ce pas ? Cé paraître aussi bonne que belle.

FLORE.

Quant à cela, monsieur, je ne sache pas une âme plus belle que la sienne. C'est un ange sur la terre.

BROWN.

Jé né badine pas, jé crois que moâ aime cette jeune fille. Comme vous dites en français, c'est moâ amouroux.

FLORE.

Amoureux.

BROWN.

Amouroux.... C'est bien dit, n'est-ce pas ?

FLORE.

Pas tout-à-fait : amoureux.... eux.... reux.

BROWN.

Amouroux... roux... roux... (*Flore rit.*) Oh ! n'importe.... ce diable de langue ! Cé moâ pas capable dire autrement. A-t-elle quelqu'amant, cé jeune demoiselle ?

FLORE.

Je ne crois pas.

BROWN.

Oh ! j'en souis bien aise. Jé voudrais aussi voir monsieur votre cousin ; jé voudrais emmener loui à la pêche.... Cé loui ennouyer beaucoupe. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FLORE (*seule*).

Aurais-je deviné juste ?.... Eugénie lui aurait-elle, comme l'on dit, tombé dans l'œil ?.... Si la pauvre enfant pouvait se résoudre à oublier mon fat de cousin.... Voilà qui serait une belle aubaine pour elle ! Mon oncle en fait les plus pompeux éloges.

SCÈNE V.

FLORE, BAPTISTE.

BAPTISTE (*riant aux éclats*).

Ha ! ha ! ha !.... j'donnerais pas ça pour six mères moutonnes, et ma p'tite pouliche pard'sus l'marché. En a-t-il fait un plongeon ! (*Il rit.*)

FLORE.

Allons, te voilà de bien belle humeur maintenant !

BAPTISTE (*riant toujours*).

Ha ! ha ! hé ! ho ! hioup !

FLORE.

Qu'as-tu donc pour rire de si bon cœur ?

BAPTISTE.

Ton c'sin.... Ha ! ha ! ha !

FLORE.

Eh bien ?

BAPTISTE.

Ha ! ha ! ha !.... Eh ! mais, ris donc, toé.

FLORE.

Est-il drôle un peu ! De quoi veux-tu que je rie ?

BAPTISTE.

Ha ! ha !.... Mais d'abord que j'te dis qu'ton c'sin de Guillotte.... (*Riant.*) Ha ! hé ! hi ! ho ! ha !

FLORE (*lui frappant dans le dos*).

Mais il va étouffer.... Parle donc.

BAPTISTE.

Eh ben ! j'nous étions cachés derrière les p'tits aulnages, au bord du lac, et pis quand j'l'avons vu dans l'canotte, et qu'il a été ben éloigné du rivage, j'avons tiré su' la corde, et pis....

FLORE.

Quelle corde ?

BAPTISTE.

Eh ! la corde que j'avions attachée au gros bouchon qu'j'avions fait pour le canotte.... J'avons donné un coup

sec dessus tou-t-ensemble.... Ça a débouché l'trou, et pis, toques minutes aprés, v'là l'canotte qui file, file, file, cale et sombre, tandis qu'ton pauv' cousin est à l'eau, à la nage.... (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !.... mille framboises !.... (*Regardant à la coulisse.*) Tiens, r'gârde. Le v'là-t-i pas !.... Ha ! ha ! ha !.... C'est-i bon ! c'est-i bon !

FLORE.

Non, Baptiste, ce n'est pas bien fait ; tu n'aurais pas dû.....

SCÈNE VI.

Les précédents ; WILLIAM (*son habit sur le bras, secouant son chapeau mouillé et se promenant d'un bout à l'autre de la scène*).

WILLIAM (*à part*).

Exécrable embarcation !.... Et encore Brown qui me voit dans l'eau, et qui, au lieu de venir à mon secours, éclate de rire !.... S'il n'était mon futur beau-frère, il me le paierait, sûrement.

BAPTISTE (*étouffant de rire*).

Ha ! ha ! ha ! hé ! hé ! hé ! hi ! hi ! hi !....

WILLIAM (*se détournant*).

Ah ! et toi aussi, méprisable vaurien, je t'ai vu sur le rivage te railler de mon malheur.... au lieu de me secourir.

BAPTISTE.

Tiens, vous me r'connaissez à c't'heure ! C'est drôle ça comme l'eau débrouille la vue.

WILLIAM (*à part*).

Ah ! quel état, quel état ! Je tremble que Malvina ne me voie comme cela.

BAPTISTE.

Mais comment qu'i dit ?.... Ah ! ben ! oui.... J'vous arais ben vu disposé à boére tout l'eau du lac, que j'n'aurais pas eu l'effronterie d'vous donner les doigts ; j'arais eu peur d'vous compromettre.

WILLIAM (*à part*).

Je ne saurais demeurer comme cela. (*haut*) Flore, ma bonne petite Flore, procure-moi donc quelques habits secs, que je change. Mon père est allé je ne sais où, et il a toujours la clé de notre valise sur lui.

BAPTISTE.

Allonc donc ! (*Imitant William*) " Ma petite Flore ! ma bonne petite Flore ! " J'vous trouve gentiment familier au jour d'aujord'hi, monsieur.

WILLIAM.

Ah ! j'enrage.

BAPTISTE.

C'est ben triste, M. Gouliamme, c'qui vous a arrivé là ? Pas vrai ? Avez-vous vu le fond ?... Pauv' cher homme !... V'là deux fois qu'vous l'échappez bel. Gare à la troisième ! L'eau vous aime pas mal, M. Gouliamme, hein ?.... Prêtes-y eune de tés jupes, ma Flore.

FLORE (*remuant du butin dans un coffre*).

Je ne sais, ma foi ! de quoi lui donner.

WILLIAM.

N'importe quoi, donne, toujours.

FLORE (*donnant des habits*).

Ce sont de vieux habits de mon père.

WILLIAM (*les prenant et s'en allant*).

Bon. Je m'enferme dans ma chambre, et je n'y suis pour personne. Entends-tu, Flore ? pour personne. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BAPTISTE, FLORE.

FLORE (*riant*).

Ha ! ha ! ha !

BAPTISTE.

Bon, ris à présent que j'ris pus, moé. Mais quoé c'qui t'fait rire ?

FLORE.

Tu n'as pas remarqué les habits que je lui ai prêtés ?

BAPTISTE.

J'ai pas pris garde, mais....

FLORE.

Un vrai costume de paysan d'étoffe du pays, dans lequel deux de sa taille pourraient loger ! Il va en avoir une mine !

BAPTISTE.

C'é ben plus qu'i méritait, et j'te trouve ben bonne encôre de l's avoir charchés pour lui.

FLORE.

Je n'ai fait que mon devoir, Baptiste.... Ne doit-on pas rendre le bien pour le mal ?

BAPTISTE.

Pardine ! T'as ben raison.... L'maître d'école nous l'disait, l'aut' jour, dans son *spinch* su' la.... la politesse.

FLORE.

Sur la politesse ?

BAPTISTE.

Oui.... politesse.... politique.... quoqu' chose comme ça.... lorsque l'notaire disait qu'i n'devrait pas s'mêler d'ça.... de poli.... tique.... et pis d'ailleurs qu'i n'avait pas d'élégance....

FLORE.

D'éloquence, tu veux dire.

BAPTISTE.

Elo.... élégance.... éloquence.... gny a pas tant de différence.

FLORE.

Ah bien ! oui. Un fin matois que ton notaire ! Lui qui ne se mêle jamais de politique, et qui appelle blague cette science et tout ce qui la concerne. (*à part*) Il a peut-être raison.

BAPTISTE.

Pour ça, c'é ben vré.... et pis qui lit dans les contes de Jeanne Sure et de Victoire Gigo.... Ça en fait ça des livres !

FLORE.

Un homme qui va à la comédie !....

BAPTISTE.

Et pis qu'en joue des cramédies !

FLORE.

Oui ; un amateur dramatique !....

BAPTISTE.

Un orateur drôlatique.... Dieu ! qu'tu parles ben !.... et que j'voudrais avoir été au couvent comme toé et Eugénie !.... Mais pus du moins, pour r'venir à Guillotte (ou Gouliamme, comme ils l'appellent), j'ai toujou' ri mon chien d'soûl. J'étais si fiar de tout ça, que j'me sus trouvé porté ici, sans l'savoir. Moé qui voulais t'bouder encôre quoqu' temps. Mais n'importe, mille framboises ! m'y v'là.... Ben, soyons bons amis.

FLORE (*coquettement*).

Je ne sais pas trop.

BAPTISTE.

Comment ? Quoqu'un t'a-t-i fait l's yeux doux, en mon absence ?

FLORE (*de même*).

Je ne dis pas non.

BAPTISTE (*se fâchant*).

Qui ça ? qui ça ? mille framboises !

FLORE.

Un de tes amis.

BAPTISTE.

Comment ? Jean-Gnace à Marie Gadoury ?

FLORE.

Ah ! bien, oui. Ce n'est pas cela.

BAPTISTE.

Oh ! l'ami d'Guillotte ?

FLORE.

Tout juste, mais ce n'est qu'avec ta permission.... Ne l'as-tu pas chargé de....

BAPTISTE.

De te donner un p'tit bec ?

FLORE.

Eh bien ?

BAPTISTE.

Pour ça, oui.

FLORE.

Toutefois, j'en suis bien fâchée, mais on ne lui a pas permis de s'acquitter de la commission. Ainsi, n'en parlons plus.

BAPTISTE.

Eh ben ! donc, f'sons l'accord. (*Il veut l'embrasser ; elle se défend.*)

FLORE.

Il est fait.

BAPTISTE (*fermant les mains*).

Mais que Guillotte y r'vienne pas, mille framboises ! (*avec étourderie*) Ces phisolophes auront beau nous prêcher d'faire le mal cont' le bien, j'n'écouterai pus.

SCÈNE VIII.

Les mêmes ; BROWN, (*entrant en riant*).

BROWN (*vivement*).

Où est-il ?.... Où est-il ?....

FLORE.

Voulez-vous parler de M. William ?

BROWN.

Oui.... joustement.... exactly. Cé moâ vouloir désennouyer loui.... Oh ! Baptiste. (*Il donne la main à Baptiste.*) Lé blonde à vous ben mauvais.... Est-il sorti ?

FLORE.

Non, monsieur ; il est dans sa chambre.

BAPTISTE.

C'est-à-dire qu'i n'y est pas.

FLORE.

Comment ?

BAPTISTE.

Tu sés ben qu'i n'y est pour personne.

FLORE.

Le fait est, monsieur, que mon pauvre cousin est indisposé.

BROWN.

Oh ! jé connaissés bian son indisposichon. Cé loui bien trempé, quand loui venir ici ?

BAPTISTE.

Pardine ! j'crés ben.... trempe comme eune lavette.... Mais vous étiez là, quand.... ?

BROWN.

C'ben certain. Cé loui plonger lé tête le premier.... Cé son faute aussi ; il né voulait pas attendre moâ, et pouis dépêche, dépêche, dépêche....

FLORE.

Il paraît fâché contre vous, parce que vous ne lui avez pas porté secours.

BROWN.

Oh ! cé n'est pas mon faute.... jé n'étais pas capable d'aider loui.... jé ris trop.... (*Riant.*) Mon diou ! mon diou ! cé été si drôle !

BAPTISTE.

Pardine ! j'ai ben ri itou de l'voir placoter.

BROWN.

Cé loui faché, hein ? Cé moâ défacher loui biennetôt. Jé monte vite à son chambre. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

BAPTISTE, FLORE.

BAPTISTE.

Pis moé, j'm'aparçois que j'flâne pas mal.... j'va aller continuer d'enjarber, parce que, comme on dit, faut pas s'laisser prende l'corps su' la mousse. (*Il va pour sortir.*)

FLORE (*le rappellant*).

Baptiste !

BAPTISTE (*revenant*).

Eh ben ?

FLORE.

Sais-tu ce que je veux te dire ?

BAPTISTE.

Oui.

FLORE.

Qu'est-ce ?

BAPTISTE.

Dis toujours.

FLORE.

Je sais une chose....

BAPTISTE.

J'en sés mille. Mais voyons, dis-moé toujours ta chose.

FLORE.

Mon oncle Joson a dessein de marier mon cousin William dans ce village.

BAPTISTE.

Ah ! avec Mam'selle Malvina, c'tte belle qu'est si peu fiare.

FLORE.

Oui.

BAPTISTE.

La grand'demande est-i faite ?

FLORE.

Non, ni la grande, ni la petite, je pense ; mais tout cela va se faire bientôt.

BAPTISTE (*s'en allant*).

Est-ce tout ?

FLORE.

Non. C'est que, vois-tu, mon père aimerait bien que les deux noces se célébrassent ensemble.

BAPTISTE.

Oh ! j'comprends.... Cé faite, Flore.... J't'épouse à la même messe.... Cé qu'ça s'ra beau, ça !.... L'cousin et la c'sine mariés à la même messe !....

FLORE.

Et il y aura peut-être un troisième mariage.... Qui sait ?.... Un trio matrimonial, Baptiste.

BAPTISTE.

Ah ! j'te comprends pas avec tes tarios.... ma.... termo.... nial. N'importe, j'me sauve. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

FLORE (*seule, regardant à la coulisse*).

Mais.... la voici, la pauvre Eugénie !.... Comme elle marche la tête basse !.... On dirait qu'elle cherche quelque chose !

SCÈNE XI.

FLORE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je joue de malheur, ma chère Flore. Tout ce que je possédais encore de lui, je l'ai perdu. La lettre qu'il m'envoya quelques jours après son départ, que je conservais si précieusement, ainsi que son portrait daguerréotypé, dont il me fit cadeau dans le même temps.... Ah ! Flore ! Tu n'aurais pas vu ces objets, par hasard ?

FLORE.

Mais non. Où pourrais-je les avoir vus ?

EUGÉNIE.

Je les portais habituellement dans mon sein.... sur mon cœur ; et, comme je voulais contempler l'un et relire l'autre pour la dernière fois, avant de les lui remettre, je me suis aperçue que je ne les avais plus. Comme j'étais venue ici, j'aurais peut-être pu les avoir laissé tomber à terre.

FLORE.

Non, Eugénie. Du moins je ne les ai pas vus.... Mais, tu veux donc tâcher de l'oublier enfin ?

EUGÉNIE.

Oui, ma chère ; je suis résolue de le chasser de ma mémoire, quoiqu'il m'en coûte.

FLORE.

Voilà qui va bien. Et moi, je te prédis beaucoup de bonheur, si tu réussis.

EUGÉNIE.

Quant à ce bonheur, je n'ai pas le courage de l'espérer..... Mais la Providence me viendra peut-être en aide.... Il faut pourtant que je retrouve ces objets. Je vais chercher de nouveau. (*Elle sort par un côté, tandis que Louis, Joseph et Malvina entrent par le fond.*)

SCÈNE XII.

FLORE, LOUIS (*un bouquet de roses à la main*), JOSEPH, MALVINA (*un bouquet à la main*).

MALVINA.

Quelle est cette jeune fille qui sort d'ici, et qui a l'air si triste ?

JOSEPH.

Oh ! c'est l'amie de ma Flore. C'est ça une fameuse fille ! pas vrai, Flore ? Eh ! pardi, le frère Louison la connaît bien aussi ; son fils, William, comme il s'appelle à présent.... (*Flore lui fait signe de se taire.*) Hein ?.... Mais il n'y a pas de mal à dire (*à Louis*) que ton garçon et elle ne faisaient qu'un.... Pas vrai, Louison ?

MALVINA.

Comment ? Je ne comprends pas.

FLORE.

Mon père veut dire que M. William.... lorsqu'il était tout jeune.... encore enfant, vous savez.... (*à part*) Je ne sais que dire.

JOSEPH.

Eh bien ! mais, écoute donc, Flore, il n'était toujours pas si enfant, il y a un an, que nous croyions tous qu'il allait en faire sa femme.

MALVINA.

Oh ! je crois comprendre.... M. William m'a parlé d'elle hier, dans notre promenade ensemble.... Cependant nous l'avons rencontrée, et M. William m'a semblé n'en pas faire beaucoup de cas. (*à Louis*) Monsieur votre fils a courtisé cette jeune personne, n'est-ce pas ?

LOUIS.

Il est vrai qu'il.... c'est-à-dire.... on m'a dit que William lui avait montré quelque préférence, mais....

JOSEPH.

Oui, oui, quelque préférence.... appelle-le comme tu voudras.... je sais ce que c'est.... Mais ça ne me regarde pas. (*à Malvina*) Ah ça ! Mlle Malvina, que dites-vous de mon jardin ?

MALVINA.

Oh ! délicieux, monsieur, et j'ai à vous remercier du plaisir que j'y ai goûté.

JOSEPH.

C'est ce que me disent tous les bons gros bourgeois et leur compagnie, quand ils viennent ici. Et je vous assure que cela me fait plaisir.

MALVINA.

Que vous êtes heureux de vivre à la campagne !... Mais j'espère que je ne serai pas longtemps malheureuse sous ce rapport, car mon frère et moi nous nous proposons de devenir vos voisins bientôt....

JOSEPH.

Mais c'est trop d'honneur....

MALVINA.

Mon frère aime beaucoup la campagne. La chasse, la pêche ainsi que tous les autres amusements champêtres lui plaisent infiniment. C'est pourquoi nous allons acheter cette maison en pierre ici près, qu'on nous dit être en vente.

JOSEPH.

La maison de Michon-José-Jean-Gnace ? Eh ! mais, dites donc, tout juste le père d'Eugénie, celle qui vous a paru si triste. (*Lorsque Joseph mentionne le nom d'Eugénie, Malvina*

tire une lettre de son sein, en regarde l'adresse, et la remet dans son sein.)

MALVINA.

Mais est-il arrivé quelque malheur à cette famille, qu'elle se dessaisit ainsi de sa propriété ?

JOSEPH.

Pardine ! mademoiselle, c'est tout clair.... c'est un procès, la ruine des habitants. Les avocats ont tout léché, et je ne sais ce que le pauvre homme va devenir avec sa femme et sa fille. Pauvre fille !.... si instruite.... et tout cela.... Cette enfant-là me fait pitié !.... (*Il essuie une larme.*) C'est si bon ! mademoiselle.... Jamais ça ne se plaint, et pourtant elle a de la misère !

MALVINA.

Monsieur, j'admire votre bon cœur, et le sort malheureux de cette jeune fille me fait mal. Toutefois, j'ai quelqu'espoir de pouvoir lui être utile quelqu'un de ces jours.

JOSEPH.

Mademoiselle, je vous remercie pour elle. (*Regardant dans la coulisse.*) Mais quel est celui qui accompagne monsieur votre frère ?

SCÈNE XIII.

Les mêmes ; BROWN, WILLIAM (*vêtu burlesquement, de grands pantalons et un gros gilet d'étoffe, un bonnet rouge, etc.*)

BROWN (*tirant William par le bras*).

Mais venez donc.... Cé vous être sec comme ça.

WILLIAM (*se débattant*).

Laissez-moi, vous dis-je.

JOSEPH.

Mais que diantre ! (*à Louis*) C'est ton garçon ! Je parie que c'est encore quelque tour de son ami.... (*Riant*) Ha ! ha ! ha !.... le mâtin est assez farceur....

WILLIAM (*à part*).

Mille diables ! Malvina qui me voit dans ces maudits habits !

BROWN.

Jé voulé emmener loui faire la tour de la village.... But cé loui né vouloir pas pour oune diable.

WILLIAM (*se débattant toujours*).

Brown.... my friend, if you please....

JOSEPH.

Mais voyez donc ce que c'est que l'habit, dites donc. Il ne paraît pas mieux que nous tous comme cela.

WILLIAM (*voulant s'en aller*).

De grâce ! Brown.

BROWN (*le retenant*).

Halte là !.... Mais qué diable ! cé vous bien comme ça ! cé vous paraître jouste comme oune bonne grosse habitante.

WILLIAM.

Mlle Malvina, excusez l'habit, s'il vous plaît.

MALVINA.

Eh ! pourquoi donc ? Il vous va à merveille.

BROWN.

Cé cé qué jé dis, à vermeille.... (*à William*) Vénez faire oune petite tour.

WILLIAM (*fâché*).

Brown !.... (*S'échappant brusquement*) Laissez-moi aller.

BROWN (*surpris*).

Ah ! cé vous être encore fâché ?.... (*Lui frappant sur l'épaule.*) Là.... là.... là.... Vous diré toujours à moâ qué vous ennouyer.... Eh bien ! cé moâ vouloir désennouyer vous, et vous né voulez pas.

WILLIAM (*à part*).

J'étouffe !....

BROWN.

Oh ! moâ oublie de dire à vous. Cé moâ invité beaucoup de vos amis ; ils vont vénir bientôt.... nous allons attendre eux ici.

WILLIAM (*vivement*).

Qui cela ?

BROWN.

Oune petite bossiou.... pouis oune violon.... Ah ! vous allez voir.... Nous danser comme des damnés.

WILLIAM (*vivement et avec impatience*).

Ah !

BROWN.

Joustement.... les voilà.

SCÈNE XIV.

Les mêmes ; BAPTISTE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES, (*parmi lesquels* UN BOSSU *et* UN MUSICIEN).

BROWN (*les recevant*).

Ah ! bon ! Cé mon ami et moâ bien contents dé voir vous. Venez, mes bons amis, approchez. (*à William*) Donnez la main à vos amis.

WILLIAM.

Brown, vous me paierez ce tour-là.

BROWN (*aux villageois*).

Mon bon ami William éprouvé oune grand satisfacchon de voir vous.

WILLIAM (*à part*).

Gueux d'Anglais !

BROWN.

Cé habillé loui pour lé circonstance.

WILLIAM (*à part*).

Exécrable farceur !

BROWN.

Il voulé absoloument aller au-devant dé vous ; loui si pressé dé voir vous.

WILLIAM (*à part*).

Oh ! le pendard !

LE BOSSU (*donnant la main à William*).

Bonjour, mon Guillot ! Chez vous sont ben t'jours ? Mais c'est curieux ça ; ils m'disaient qu't'été si fiar. T'v'là habillé comme nous autres.... pis quand même. (*Les villageois donnent la main à William.*)

BROWN (*aux villageois*).

Messieurs, cé moâ avoir lé honor dé présenter à vous mon sœur, qui parlé français presqu'aussi ben qué moâ. (*Malvina salue les villageois.*) Oh ! donnez le main, donnez le main. Pas avoir honte. Cé lé sœur à moâ. Cé bientôt avoir lé plaisir de devenir habitante comme vous autres.... Bonne pour tirer de vaches, et moi aussi. Et pouis mon grand ami va vénir aussi, jé croâs. Voyez, il a déjà pris lé costioume.

LE BOSSU (*à William*).

Quoi ! vas-tu venir encôre toucher les bœufs ? (*Criant.*) Aïe ! aïe ! Rougé, Caillé !....

WILLIAM (*à part*).

Oh ! que je fais de mauvais sang !

LE BOSSU.

Tu t'en acquittais pas mal ; mais quoiqu'ça, j'te bittais, quand même. T'souviens-tu du temps qu'tu m'coupais ma raie ? (*à Baptiste.*) Mais dis donc, toé qui m'disais qu'il t'avait mal r'çu !.... T'as eu la barlue, j'cré.

BAPTISTE.

Ah ! bon ! Tu n't'aparçois pas !.... N'importe, j'sé c'que j'sé, mille framboises ! (*Offrant un mouchoir à William.*) Il est nette, n'gênez-vous pas.

JOSEPH (*à Baptiste*).

Pourquoi ce mouchoir ?

BAPTISTE (*à William*).

C'est pour vous essuyer les mains, M. Gouliamme, hem ! (*Il fait un salut burlesque*).

WILLIAM (*à part*).

Misérable bouffon !

BROWN (*à Malvina*).

Voyons, la main. (*Malvina donne la main aux villageois.*)

LE BOSSU.

C'est-i *game* un peu, c'tte d'moiselle Manivella. Cé pas pus fièreuse qu'nous autres.

BAPTISTE.

Son frère non plus.

LE BOSSU.

Ah ! pour ça, non.... Cé d'bonnes gens tout d'bon, quand même.

BAPTISTE.

C'est-i dommage que ça saie protestant !

LE BOSSU.

Chut !.... Qué qu'ça fait, ça ! Cé du fanatisse, comme disent les grosses gens.

BAPTISTE.

Oui, mais t'sés ben que l'catéchisse....

LE BOSSU.

Ah ! tais-toi donc avé ton catéchisse. T'és seulement pas capable de comprendre un mystère.... Pis, ça nous r'gârde pas, quand même.

JOSEPH (*à Malvina*).

Monsieur votre frère est un gaillard qui aime le plaisir.

BROWN.

Eh ! cé nous venir exprès pour ça, vous savez.

JOSEPH.

Oh ! sans doute, sans doute. Divertissez-vous autant qu'il vous plaira. Ça me fait plaisir. Vous avez un musicien ?....

MALVINA.

En effet.... Oh ! Mlle Flore, nous allons danser.... Je suis passionnée pour la musique et la danse.

FLORE.

Je l'aime bien aussi, je vous jure.

MALVINA.

Monsieur le musicien, une valse, s'il vous plaît. Allons, M. William, faites donc un peu le galant.

WILLIAM.

Je prie mademoiselle de m'excuser. Je ne saurais danser dans cet accoutrement.

MALVINA.

Vous êtes très bien.... Venez donc. (*Elle prend William par la main. — Au musicien.*) Vous savez jouer la valse ?

LE MUSICIEN.

La vasse ? Non, mademoiselle.

MALVINA.

Eh bien ! alors, ayez la bonté de jouer une polka.

LE MUSICIEN.

J'n'en sais pas, mam'selle.

BROWN.

Jouez le galope. (*Chantant et dansant.*) Tum... titi... tum... titi... tum... titi... tum... Hein ? Cé vous savoir ?

LE MUSICIEN.

Non, monsieur. (*William retire sa main de celle de Malvina.*)

MALVINA.

Eh bien ! n'importe.... jouez ce que vous savez.

LE MUSICIEN.

J'sés l'jack-de-gris, le mistigris, l'ostination....

MALVINA.

Vous ne savez pas de quadrilles ?

LE MUSICIEN.

Ben dam !.... C'est p't'être c'que j'appelons des cassereels....

MALVINA.

Oh ! non.

BROWN.

Moâ, jé souis pour lé strathspey.

LE MUSICIEN.

J'connaissons pas l'estropié, monsieur.

BROWN.

Eh bien donc ! oune reel.

LE MUSICIEN.

Oh ! le ri, c'est mon fort ; le ri et la gigue. (*Le musicien met son violon d'accord et prélude à la campagnarde.*) Un ri ?

BROWN.

S'il vous plaît. (*Le musicien joue à la campagnarde, sans que l'on danse.*) Oh ! c'est bon, cé famoux reel. A présent, oune jig.

LE MUSICIEN.

Eune gigue ? Voici, monsieur. (*Il joue le même air.*)

BROWN.

Cé être bien beau ; mais jé trouvé qué cette jig ressemblé beaucoupe au reel.

LE MUSICIEN.

Oui, monsieur, ils sont frère et sœur. Oh ! j'avais oublié d'vous dire que j'vous envoie aussi l'cotillon aussi ben qu'les musiciens d'la ville.

BROWN.

Voyons. (*Le musicien joue le même air.*) C'est quiourioux ça, comme cet air-là ressemble aux deux autres.

LE MUSICIEN.

Oh ! pardine, monsieur, il n'y a que l'nom qui fait la différence.

BROWN.

Oui, jé croâs m'en apercevoir. Eh bien ! jouez lé prémier.

LE MUSICIEN.

Ah ! bon.... Un ri, n'est-ce pas ? (*Il joue ; l'on danse. Baptiste danse avec Flore. Brown veut faire danser William, qui ne veut pas. Enfin Brown danse avec Malvina. Le bossu et autres dansent.*

WILLIAM (*à part*).

Bande de butors ! (*Il sort aussitôt qu'on a commencé à danser.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, *à l'exception de* WILLIAM.

BROWN (*à part, après la danse*).

Oh ! oh ! l'ami William s'est échappé, jé vois.

LE BOSSU (*essoufflé*).

Ouf !.... V'là qui fait circuler l'sang, comme dit l'maître d'école. Mais oùs qu'est donc Guillotte ?

BAPTISTE.

Belle demande ! Il souffrait trop.

LE BOSSU.

Comment ? Est-il malade ?

BAPTISTE.

Oui, malade de nous voir.

MALVINA (*à Louis*).

En effet, monsieur votre fils nous a laissés ; je le crois un peu misanthrope.

LOUIS.

Je suppose qu'il est allé changer d'habits.

MALVINA (*à Brown*).

Mais, à propos, pourquoi ce déguisement ?

BROWN.

Oh ! cé loui toute trempé.... Obligé dé changer.... Cé loui vouloir baigner tout habillé.... Jé conterai à vous bientôt.

MALVINA (*à Brown*).

C'est toujours bien mal fait à lui de laisser ses amis comme cela.

BROWN.

Oh ! cé moâ exquiouser loui. (*Aux villageois.*) Mes amis, cé moâ avoir mille obligachons à vous, et jé prié vous dé vouloar bien squiouser mon ami, M. William.... Cé loui mal....

BAPTISTE.

Oui, il a mal aux yeux et aux oreilles.

LE BOSSU.

C'est t'jours ben dommage, quand même. (*Les villageois saluent et sont près de sortir.*)

BROWN (*arrêtant les villageois*).

But.... attendez, attendez, si plaisé à vous.... Encore oune petite piou.... Oune chanson.... oune tout petit chanson. (*au bossu*) Monsiou voudra-t-il bien oblaïger nous?

LE BOSSU.

Ah ! monsiou, cé moâ pas savoir chanter.

BROWN.

Oh ! vous lé savoir, j'en souis choure. Jé lé vois dans lé face à vous.

LE BOSSU (*à part*).

C'est que je ne me souviens aucune chanson. (*à Brown.*) Elle don't remember any song, Sir.

BROWN (*surpris*).

Hollo !.... Vous savoir parler anglais ?.... Bravo !.... (*Il lui frappe dans le dos.*)

LE BOSSU (*toussant*).

Oh !.... Bon !.... en m'tapant dans l'dos, vous m'rappelez ma chanson.

BROWN.

Comment ?

LE BOSSU.

C'est qu'ma grand'mère avait coutume d'm'en chanter eune p'tite.... et qu'en m'la chantant alle m'flanquait des coups d'manche à balai pour garder la m'sure.... alle me l'a chantée si souvent qu'a' m'a fait pousser eune portubérance d'chameau qui n'veut pus m'laisser, quand même. (*Brown et les autres rient. Le bossu tousse.*) Pus du moins j'la sé, et vous me l'avez ram'née dans la mémoire. Alle n'est pas ben belle.... mais j'vas t'jours la chanter, quand même.... La v'là .... (*Il chante :* " Roule ta bosse, " etc. *Le chœur répète :* " Roule ta bosse, " etc.)

BROWN.

Très bienne chanté, chourement.... et bienne des remercîments ! Now, mesdames et messious, cé vous avoir lé

bonté d'entrer par cette porte (*leur indiquant un côté*). Jé rejoindre vous à l'instant.... pour prendré des petites rafraîchissements.

LE BOSSU (*faisant un saut*).

Houp !... ma bosse en saute de joie... pis quand même. (*Les villageois saluent et sortent par le côté indiqué. Baptiste sort avec Flore, en s'entretenant avec elle. Brown sort ensuite du même côté que les villageois*).

SCÈNE XVI.

LOUIS ET JOSEPH (*s'entretenant dans le fond de la scène.*)
MALVINA (*sur le devant de la scène.*)

MALVINA.

Voyons ce paquet que je viens de trouver. (*Elle tire une lettre de son sein, et regarde l'adresse.*) Eugénie ! C'est cette charmante enfant dont Flore m'a parlé. (*Dépliant la lettre.*) Voyons ce qu'on lui écrit. (*Découvrant une miniature qu'elle saisit avec surprise.*) Ah ! M. William !.... C'est bien lui. Ce que son oncle voulait me dire, malgré les signes de sa fille, n'est donc que trop vrai. Mais lisons cette lettre. (*Lisant.*) " Ma chère Eugénie, br.... br.... br.... br.... " br.... br.... br.... br.... br...." (*Parlé.*) C'est bien tendre, bien passionné. (*Lisant.*) " Br.... br.... br.... " Non, Eugénie, non, jamais je ne cesserai de t'aimer de " l'amour le plus pur, le plus sincère.... Br.... br.... " br.... br.... br.... br.... Je n'attends que le moment " où je serai enfin admis à la profession que je veux embras- " ser, pour voler dans tes bras et t'offrir ma main.

" Ton dévoué, etc.,

" GUILLAUME DURAND. "

(*Parlé.*) Guillaume ?.... Voyons la date. Ah ! ah ! justement un an. Très bien. Il faut que je voie William. (*Elle remet la lettre dans son sein.*) Le voici à propos.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, WILLIAM (*vêtu comme au commencement.*)

WILLIAM.

Oh ! Miss Malvina ! Are we free at last from the importunities of those fellows ?

MALVINA.

Encore ?

WILLIAM.

Pardonnez ; je m'oublie toujours en votre présence. Vous n'ignorez pourtant pas qu'il n'est rien au monde que je ne fasse pour vous plaire.... Mais l'habitude, voyez-vous ? Allons, c'est entendu.... pas un mot d'anglais.

MALVINA.

Fort bien. Maintenant j'aurais un petit mot à vous dire concernant une jeune fille de ce village, que vous avez très bien connue, à ce qu'il paraît, et que vous devez, sans nul doute, connaître encore.

WILLIAM.

Une jeune fille ?

MALVINA.

Que vous aimez tendrement, et à qui vous écrivez des billets charmants.

WILLIAM (*surpris*).

Vous voulez badiner. Il n'est qu'une personne au monde pour qui j'éprouve l'amour le plus ardent.

MALVINA.

Eh bien ! qui empêche que cette jeune fille ne soit cette personne ?

WILLIAM.

Oh ! mademoiselle ! Pourquoi chercher ainsi à ne pas me comprendre ?.... Toutefois, puisque vous me parlez d'une jeune fille, je serais bien aise de connaître son nom.

MALVINA.

Vous remettez-vous celle que nous avons rencontrée ce matin, et que vous n'avez pas voulu reconnaître ?

WILLIAM (*étourdiment*).

Oh ! Eugénie ? (*à part*) Imprudent ! qu'ai-je fait ?

MALVINA.

Exactement. Mais comment se fait-il que vous ignoriez son nom ce matin, lorsque je vous l'ai demandé, et que même je me suis permis de vous faire quelques reproches sur votre rudesse envers elle ?

WILLIAM (*balbutiant*).

Je.... ne.... sais.... C'est que.... je crois.... On me l'a appris depuis.

MALVINA.

Est-il donc bien vrai que vous ne la connaissiez pas ?.... Allons, soyez franc.

WILLIAM.

Peut-être.... Mais, mademoiselle, j'avoue que vous me surprenez.... A quoi, s'il vous plaît, voulez-vous en venir avec ces questions ?

MALVINA.

C'est que cette jeune fille, qui vous aime, ou du moins qui vous aimait, m'intéresse beaucoup.

WILLIAM.

Serait-ce trop exiger que de vous demander sous quel rapport cette petite paysanne peut vous intéresser à un si haut point ?

MALVINA.

J'ai plusieurs raisons pour cela. Mais (*tirant la lettre de son sein*) voici qui vous expliquera peut-être mieux que je ne pourrais le faire par des paroles, pourquoi cette petite paysanne, (comme vous l'appelez), a toute ma sympathie. (*Elle remet la lettre à William, qui en lit l'adresse et demeure stupéfait.*) Vous reconnaissez cela, je n'en doute pas. Cette lettre renferme aussi un certain portrait. (*Elle lui remet le portrait.*)

WILLIAM (*à part*).

Maudit contre-temps ! (*Déchirant la lettre et brisant le portrait.*) — (*Haut*) Je suppose que la conduite de cette imbé-

cile, que la jalousie a sans doute portée à vous remettre ces objets, vous charme aussi beaucoup, et que votre sympathie....

MALVINA (*l'arrêtant*).

Monsieur, s'il vous plaît, n'ajoutez pas à votre faute celle d'accuser l'innocence. J'ai trouvé ces objets, en me promenant ici près. La pauvre fille les aura probablement perdus. Eh bien ! à présent, ou vous avez véritablement aimé cette jeune fille, et la rudoyez maintenant, parce qu'elle vous aime encore, (ce qui est de l'ingratitude et de la cruauté, pour ne pas dire plus), ou bien vous n'avez fait que comme beaucoup de jeunes gens dépravés, vous vous êtes fait un jeu de sa faiblesse et de sa crédulité, ce qui est bien loin d'être le propre d'un honnête homme. Pardonnez-moi si je vous fais un peu la leçon : je ne le ferais pas, si je ne savais que vous avez trop d'esprit et de savoir-vivre pour vous en offenser....

WILLIAM.

Eh bien ! mademoiselle, puisqu'il le faut....

MALVINA.

Eh bien ?

WILLIAM.

J'avoue que.... j'ai aimé autrefois cette jeune fille....

MALVINA.

Mais alors, pourquoi me le cacher ? Et pourquoi la rudoyer ?

WILLIAM (*hésitant*).

Oh ! Malvina !.... c'est que.... je.... je.... craignais de.... de vous déplaire....

MALVINA..

Vous voulez badiner.

WILLIAM.

Car, Malvina, depuis que je vous connais, je prends le ciel à témoin qu'il n'y a que vous sur la terre qui ait réellement toute mon affection, tout mon amour. Je ne saurais vous exprimer....

MALVINA (*surprise*).

Comment !.... Je ne vous comprends pas. Voilà la première fois que je vous entends me parler ainsi, M. William. Il est vrai que j'ai été élevée en France, où ces sortes de choses passent pour innocentes ; mais, de grâce, ne me parlez jamais de la sorte....

WILLIAM (*surpris, à part*).

Que veut-elle dire ! (*Haut*) Mais, mademoiselle....

MALVINA.

Oui, monsieur, abstenez-vous de tels propos, si vous ne voulez que je vous retire l'estime que je vous ai toujours portée depuis que j'ai l'honneur de vous connaître.

WILLIAM.

Oh ! Malvina ! N'ai-je donc pu jusqu'à ce jour ne vous inspirer d'autre sentiment que celui de l'estime ?.... Je ne saurais croire à tant de malheur !.... Moi qui venais de ce pas vous offrir, non-seulement l'hommage d'un cœur qui brûle pour vous, mais aussi ma main et tout ce que je possède. (*Il se jette aux genoux de Malvina.*) O Malvina, ayez pitié de moi !

MALVINA (*riant aux éclats*).

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! (*William se relève.*)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes ; BROWN *ayant au bras* EUGÉNIE, BAPTISTE *avec* FLORE.

BROWN.

Hollo ! Cé vous avoir beaucoup de plaisir par ici, jé voâs. (*à Eugénie*) Mlle Eugénie, jé avoir l'honneur de présenter vous à mon sœur Malvina. (*Eugénie salue.*) Malvina, Mlle Eugénie, qui vouloir bien m'accorder son main. (*à William*) Ma cher ami, jé invité vous à mes noces.... et pouis Baptiste aux siennes aussi. Cé lés doux noces en même temps.

BAPTISTE.

Eh ! mais, j'espère ben qu'il y en aura trois. Est-ce que vous ne comptez pas celles de Guillotte ? Sa maisantoupie va avoir le temps de s'passer d'ici là, ainsi qu'son mal d's'yeux, etc., etc., ainsi soit-il.

MALVINA (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

WILLIAM.

Oh ! cruelle !

MALVINA (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

BROWN.

Mais qui diable cé l'avoir à tant rire. (*Louis et Joseph s'approchent tout surpris.*)

MALVINA.

M. William qui veut absolument m'épouser !....

BROWN (*riant*).

Ha ! ha ! ha ! ha ! Jé avé oublié....

WILLIAM.

Mais je ne puis concevoir ce qu'il y a là de si risible.

BROWN.

Eh ! cé elle mariée déjà.

WILLIAM.

Comment ?

MALVINA.

M. William, ne vous fâchez pas, ou, si vous en voulez à quelqu'un à ce sujet, prenez-vous-en à votre bon ami, mon frère, que je soupçonne fort être la cause de tout le malentendu dans cette affaire.

BROWN (*à Malvina*).

Cé moâ toujours dire à loui et à tout lé monde qué vous êtes encore oune fille à marier, et à William en particulier, qué vous l'aime beaucoup.

WILLIAM (*à part, fermant les mains et très-impatienté*).

Oh !.... le misérable !

MALVINA (*à William*).

Vous entendez !.... Et, comme vous ne m'avez jamais

fait la question, j'ai toujours pensé jusqu'à ce moment que vous n'ignoriez pas que mon mari est en France et doit me rejoindre bientôt dans ce pays.

BROWN.

Et pouis, mademoiselle et madame été synonymes, n'est-cé pas ? (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !

MALVINA.

Eh bien !.... Ah ! encore quelqu'une de ses espiègleries, je gage. (*à Flore*) Mlle Flore, les mots mademoiselle et madame sont-ils employés indifféremment dans ce pays, ainsi que me l'a persuadé mon frère ?

FLORE.

On dit " mademoiselle " .... à.... une fille....

MALVINA.

Suffit.... Oh ! le vilain frère que j'ai là.... Je ne me fierai plus à lui.

BROWN.

Oh !.... Malvina, celle-ci né pas pouvoir passer.... Cé vous pas si crouche qué ça.... Cé vous connaître bien qu'oune mademoiselle n'être pas encore oune madame ; mais cé vous moitié Française et comme toutes les autres femmes dans céte circonstance.... cé vous bien satisfaite de votre rôle. Ainsi, jé né souis pas la soul coupable.

MALVINA (*riant*).

Ha ! ha ! ha !.... éternel mystificateur !

BROWN (*à William*).

Mon ami, jé démandé à vous mille pardons. Tout cela n'été qué pour rire, vous savez. J'espère qué cé vous pas fâché ?

WILLIAM (*à part*).

Ah ! méprisable fourbe !.... Je n'ai plus d'intérêt à te ménager ; tu me le paieras. (*Il sort*).

BROWN (*à part*).

Diable ! cé loui enragé....

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *à l'exception de* WILLIAM.

MALVINA (*donnant la main à Eugénie*).

Mademoiselle, vos qualités et vos vertus m'étaient déjà connues, et je me réjouis qu'une alliance, qui honore mon frère aussi bien que ma famille, fera, sans doute, naître entre nous une intimité, une amitié qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

EUGÉNIE (*à Malvina*).

Mademoiselle, ou plutôt Madame, je ne sais comment vous témoigner toute ma reconnaissance....

BAPTISTE (*à Flore*).

Tiens ! comme c'est drôle, ces gens d'la ville !.... Ah ! ça, j'sus-t-i ben sûr qu't'és pas d'jà mariée, toé ?

FLORE (*riant*).

Je ne sais pas trop.

JOSEPH (*à Louis*).

Le diable m'emporte, si je comprends un mot à tout ça !

LOUIS (*à Joseph*).

Quant à moi, je t'assure bien que tout cela m'étonne.... mais enfin.... après réflexion....

JOSEPH (*à Louis*).

C'est un malentendu, à ce que je peux voir.... et....

BROWN.

Oui, messious.... et jé croâs qué jé avoir agi oune piou légèrement, et qué mon ami William été fâché terriblement contre moâ. But cé moâ va chasser lé colère à loui bienne vite, jé jiouré à vous. (*à Louis*) J'espèré, monsiou, qué cé petit circumstance imprévioue né changera noullement l'amitié qui existé entre nous.... J'en sérais bienne chagrine.

LOUIS.

Au contraire, monsieur, je suis votre ami plus que jamais, et j'ose espérer que les petits incidents burlesques qui ont

eu lieu aujourd'hui, et dont je voudrais que William profitât, ne dérangeront en rien nos amusements, et que nous demeurerons chez mon frère jusqu'à la fin des deux noces, du moins, s'il le permet.

JOSEPH (*à Louis*).

Tiens, tiens, tiens, peux-tu jaser comme ça ? (*Aux autres.*) Allons, je vais d'abord voir Guillotte.... et ensuite....

BROWN (*l'interrompant*).

Et moâ.... jé allé bientôt désennouyer William.... bientôt.... pas à présent.... Oh ! loui bienne ragé.

JOSEPH.

Et ensuite, dites donc, c'est-à-dire demain, les contrats, les noces, la table, le chant, la danse.... et.... de la joie, du plaisir, saprelotte !.... Oh ! mais.... j'y pense ; avant que j'aille voir Guillotte, nous ferions bien d'aller faire un petit tour sur les bords du lac.... Vous ne les visitez que rarement.... ça vous amusera.... Venez, mes amis.

(Il s'en va en chantant "*A la Claire Fontaine,*" Brown et les autres le suivent et chantent avec lui. — Lorsque les paysans sont disparus dans la coulisse du premier plan, on opère un changement de scène à vue représentant un bois et au fond le lac Calvaire ; puis, les paysans repassent de nouveau par un autre plan, toujours en chantant, et disparaissent par le fond. — Le rideau tombe, et l'orchestre continue l'air : "*A la Claire Fontaine.*")